



HAL
open science

Dompter l'Hécatonchire

Pierre Verschueren

► **To cite this version:**

Pierre Verschueren. Dompter l'Hécatonchire. Hypothèses, 2016, 19 (1), pp.177-186.
10.3917/hyp.151.0177 . hal-02413718

HAL Id: hal-02413718

<https://hal.science/hal-02413718v1>

Submitted on 10 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dompter l'Hécatonchire

Les réseaux dans l'atelier de l'historien

PIERRE VERSCHUEREN*

Du filet de pêche à la social network analysis

Tout le monde, ou presque, utilise, parle ou étudie des réseaux : l'historien se trouve confronté à un vocable devenu omniprésent, tant dans la sphère scientifique que dans le monde social, avec le développement des technologies de l'information et de la communication. Par bien des aspects, le réseau est devenu un véritable concept à la fois fétiche et galvaudé¹ : à en croire de nombreux discours, savants ou profanes, le monde serait presque entièrement devenu réticulaire, qu'il s'agisse de s'en réjouir ou de le déplorer, que l'on s'intéresse aux domaines technologiques, économiques, sociaux, politiques, scientifiques ou esthétiques². Face à cette rhétorique, le premier réflexe de l'historien, issu de son habitus professionnel, le conduit à se méfier, de la polysémie comme de l'ubiquité du terme, des contours flous du concept qu'il recouvre, ainsi que de la multiplicité de ses registres d'usages métaphoriques.

Ce caractère impressionniste est le fruit d'une histoire lexicale longue, qui a vu les sens du mot « réseau » se multiplier : le latin *retiolum* désigne un petit filet ou piège, et conserve le même sens en français pendant la période

* Prépare une thèse à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne intitulée « Le savant, le patron, le chercheur. La fabrique du scientifique et le métier de physicien et de chimiste en France de 1945 à 1968 », sous la direction de Christophe Charle et Nathalie Richard.

1. Pour une mise en perspective théorique du concept de réseau dans les sciences sociales, voir G. BUSINO, « Notes sur les métaphores fondatrices de la connaissance sociologique », *Revue européenne des sciences sociales*, 38 (2000), p. 69-81 ; S. GIESSMANN, *Die Verbundenheit der Dinge: Eine Kulturgeschichte der Netze und Netzwerke*, Berlin, 2014.

2. Ces discours ont été récemment étudiés dans S. BOREL, *Et les réseaux sauveront le monde... ? Essai sur l'idéologie réticulaire*, Lormont, 2014.

médiévale³ ; à partir du XVI^e siècle, il permet en outre de définir certains tissus, sens que l'on retrouve chez Montaigne évoquant « les dames [qui] couvrent leur sein d'un réseau [...] »⁴. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour qu'une acception métaphorique apparaisse, au travers du registre médical : dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert le réseau est surtout sanguin ou nerveux, ce qui ajoute à la métaphore explicite de l'entrelacement et du contrôle celle plus implicite de la circulation. Ce type d'usage dès lors prolifère⁵ : le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse définit le réseau comme un « objet quelconque formé de lignes ou de fils entrelacés⁶ », puis évoque dans un véritable inventaire à la Prévert les réseaux de chemin de fer, de jésuites, de la légalité, de cartographie, et de Malpighi⁷. Il indique même un usage pouvant relever des futures sciences sociales puisqu'il cite Hippolyte Taine : « Ce qu'on appelle la nature d'un être est le réseau des faits qui constituent cet être⁸ ». Il faut cependant attendre les années 1950 et les travaux de John Barnes⁹, pour que de métaphore qu'il était le réseau accède au statut de concept scientifique¹⁰, progressivement intégré à la sociologie puis à l'ensemble des sciences sociales, dans le sillage

3. Au XIII^e siècle, le *Roman de la Rose* s'attarde ainsi sur « Narcissus fu uns damoisiaus \ Qu'Amors mist en ses raiseaus. » GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUNG, *Le Roman de la Rose*, Paris, 1992, p. 120, vers 1436-1437.

4. MICHEL DE MONTAIGNE, « Sur des vers de Virgile », dans ID., *Essais III*, Paris, 2009, p. 142.

5. Pour une étude de l'évolution du concept au tournant du XIX^e siècle, en contexte germanophone, voir S. GIESSMANN, *Netze und Netzwerke : Archäologie einer Kulturtechnik, 1740-1840*, Bielefeld, 2006.

6. P. LAROUSSE, « Réseau », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, vol. 13, 1875, p. 1025.

7. Il s'agit de ce que l'on appelle de nos jours le corps muqueux de Malpighi ou épithélium malpighien, l'une des couches profondes de l'épiderme humain.

8. La citation est issue de H. TAINE, *Le Positivisme anglais. Étude sur Stuart Mill*, Paris, 1864, p. 34.

9. J. A. BARNES, « Class and committees in a Norwegian island parish », *Human Relations*, 7 (1954), p. 39-58.

10. Pour une histoire de l'analyse des réseaux sociaux, voir L. C. FREEMAN, *The Development of Social Network Analysis: A Study in the Sociology of Science*, Vancouver, 2004 ; J. C. SCOTT, *Social Network Analysis: A Handbook*, Londres, 1991 ; A. FERRAND et A. DE FREDERICO, « L'analyse des réseaux sociaux en France : émergence (1977-1991) et diffusion des compétences (2005-2013) », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 8 (2013) [en ligne : <http://socio-logos.revues.org/2794>, consulté le 20 avril 2016].

de l'interactionnisme de Georg Simmel¹¹. La notion de réseau n'a ainsi cessé de s'enrichir par extensions et glissements depuis son apparition¹², devenant par là même de plus en plus abstraite, mais aussi complexe, ambiguë, connotée¹³. Devant un tel flou conceptuel, est-il encore possible à l'historien de « sauver les réseaux » ? Si oui, comment et pourquoi ?

Dangers et profits

Il faut fortement relativiser l'*a priori* présentiste qui voudrait faire de la réticularité une radicale nouveauté¹⁴, tant du point de vue du langage que des structures sociales : les sociétés n'ont pas attendu le *xxi*^e siècle pour être des systèmes complexes de relations réciproques, de circulation d'acteurs, de biens et d'informations, systèmes qui puissent être conçus en termes de nœuds et de liens. Mais le rôle du demi-habile dénonçant les usages courants n'est guère satisfaisant : plus profondément, il nous semble que l'historien se doit plutôt de chercher à savoir si cette notion de réseau peut réellement être définie comme un concept opératoire spécifique, c'est-à-dire utile pour comprendre des phénomènes qui, faute de son utilisation, resteraient obscurs.

Le réseau est de fait un terme caractéristique de l'idée d'une société globalisée, où les nouvelles technologies tisseraient des liens indépendants des ancrages traditionnels, qu'ils soient concrets ou abstraits : il charrie des connotations qui ne peuvent être négligées. Utiliser ce concept pour étudier les sociétés passées tend ainsi le piège de l'anachronisme inconscient : un surcroît de réflexivité est nécessaire pour éviter les mésinterprétations liées à la projection sur les sources de réalités du présent. Il s'agit donc de développer une réflexion critique sur son utilisation, sur ses cadres de pertinence

11. M. FORSÉ, « Les réseaux sociaux chez Simmel : les fondements d'un modèle individualiste et structural », dans *La Sociologie de Georg Simmel (1908). Éléments actuels de modélisation sociale*, L. DEROCHE GURCEL et P. WATIER dir., Paris, 2002, p. 63-109.

12. A. GUILLERME, « L'émergence du concept de réseau 1820-1830 », *Cahier/Groupe Réseaux*, 2 (1986), p. 30-47.

13. Les travaux de synthèse fondamentaux sur cette complexité et cette ambiguïté sont : C. LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52 (2005), p. 88-112 ; EAD., « Formal network methods in history: Why and how? », dans *Social Networks, Political Institutions, and Rural Societies*, G. FERTIG dir., Turnhout, 2015 ; P. MERCKLÉ, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, 2016.

14. F. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, 2002.

heuristique et herméneutique en tant qu'artefact méthodologique, sans en rejeter automatiquement l'emploi.

En particulier, l'historien doit garder en mémoire que la réflexion en termes de réseau tend à produire une interprétation des sociétés focalisée sur la dimension individuelle de la vie sociale¹⁵, qui occulte les groupes, les institutions, les hiérarchies, les rapports de force ; les différents nœuds y sont considérés, parfois implicitement, comme sensiblement au même niveau et unis par des relations à la fois fluides et autorégulées ; les périphéries ne sont jamais bien loin des centres ; les frontières, les ruptures, les vides nécessitent une attention particulière pour être délimités. Les analyses en termes de réseaux ont ainsi été accusées, et souvent avec raison, de concurrencer directement des perspectives moins fondées sur l'individualité des acteurs – par exemple en termes de groupes ou de classes sociales –, et de négliger l'importance des attributs de ces acteurs en survalorisant leurs relations¹⁶. En un mot, l'« axiomatique des réseaux » survalorise presque mécaniquement¹⁷, mais pas nécessairement, les connexions sur les déconnexions et ce qui unit les acteurs sur ce qui les sépare.

Les domaines de l'histoire globale et transnationale tendent par exemple à engendrer un usage intensif mais souvent peu critique des réseaux¹⁸, qui les amène à surestimer l'intensité, la facilité et le pacifisme des interactions¹⁹ : si l'omniprésence actuelle des réseaux apparaît comme intimement liée à la

15. C. BIDART, A. DEGENNE et M. GROSSETTI, *La Vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, 2011.

16. L. BOLTANSKI et È. CHIAPELLO, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, 1999, en particulier p. 233-247 ; E. LAZEGA, « Analyses de réseaux et classes sociales », *Revue française de socio-économie*, 10 (2012), p. 273-279. Soulignons cependant qu'un certain type d'usage des réseaux peut au contraire permettre d'affiner une analyse en termes de classes, en prenant mieux en compte les enjeux du capital social, comme le montre B. H. ERIKSON, « Culture, class, and connections », *American Journal of Sociology*, 102 (1996), p. 217-251.

17. Nous empruntons ce terme à Simon Borel : « Par axiomatique, il faut entendre l'ensemble des vérités évidentes, indiscutables et non démontrées qui président à la compréhension de l'action et de l'organisation sociales. » S. BOREL, *Et les réseaux sauveront le monde... ?... op. cit.*, p. 7.

18. S. VERTOVEC, « Conceiving and researching transnationalism », *Ethnic and Racial Studies*, 22 (1999), p. 447-462 ; H.-G. HAUPT et J. KOČKA, *Comparative and Transnational History. Central European Approaches and New Perspectives*, New York/Oxford, 2009.

19. On trouvera une discussion approfondie de ces enjeux dans le dossier-bilan « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54 (2007) ; et P.-Y. SAUNIER, *Transnational History*, Basingstoke, 2013.

mondialisation, alors plus la genèse de cette dernière est placée tôt plus les aspects réticulaires des sociétés anciennes sont mis en avant – et ce faisant en quelque sorte naturalisés²⁰. Or la figure du réseau n'est pas la seule façon de penser le désenclavement du monde : parler plus simplement de circulations ou de contacts peut s'avérer plus précis, donc plus pertinent, lorsque les relations sont relativement rares, restent difficiles, ou se déroulent entre acteurs nettement hiérarchisés. Dans d'autres cas, le terme de « réseaux » pourrait être avantageusement remplacé par ceux de « parcours familial », de « généalogie », de « trajectoire personnelle » ou encore de « système géographique ». En outre, si le réseau constitue un concept qui peut permettre la description fine et concrète, et même la comparaison, la question des causalités reste en dehors de son champ d'action : Quentin Van Doosselaere s'avère convaincant lorsqu'il utilise le réseau des partenariats commerciaux à Gênes de 1150 à 1435 pour révéler l'émergence et la transformation d'une élite marchande²¹, mais laisse le lecteur dubitatif sur les facteurs explicatifs du phénomène qu'il révèle. Le réseau, une fois identifié et analysé, peut sembler se suffire à lui-même mais il n'explique pas, il décrit : pour comprendre les évolutions de la situation ainsi exposée, il faut recourir à d'autres modèles explicatifs²².

La notion n'est cependant pas inutile ou néfaste par essence : certains sujets amènent bien à étudier des configurations sociales où les acteurs sont égaux ou presque, se comportent en stratèges et communiquent aisément. Les réseaux montrent alors toute leur valeur heuristique, avec les travaux de Karim Hammou sur l'émergence du rap français²³, ceux de Claire Dolan sur l'insertion des notaires dans les réseaux familiaux et sociaux à l'époque moderne²⁴ ou encore de Katia Béguin sur le réseau de patronage des princes

20. C'est par exemple le cas de C. A. LOCKARD, *Societies, Networks, and Transitions: A Global History*, Boston, 2014. L'auteur couvre la planète de réseaux commerciaux à partir de 4000 avant J.-C.

21. Q. VAN DOOSSELAERE, *Commercial Agreements and Social Dynamics in Medieval Genoa*, New York/Cambridge, 2009.

22. M. EMIRBAYER et J. GOODWIN, « Network analysis, culture and the problem of agency », *The American Journal of Sociology*, 99 (1994), p. 1411-1454.

23. K. HAMMOU, « Des raps en français au "rap français". Une analyse structurale de l'émergence d'un monde social professionnel », *Histoire & Mesure*, 24 (2009), p. 73-108.

24. C. DOLAN, *Le Notaire, la famille et la ville. Aix-en-Provence à la fin du XVI^e siècle*, Toulouse, 1998.

de Condé²⁵. Si ces travaux apparaissent à première vue d'autant plus fructueux qu'ils font le choix d'une échelle fine, presque microhistorique, il faut souligner que penser en termes de réseaux permet de plus de réinvestir la question des jeux d'échelle, comme le montrent par exemple les travaux de Simona Cerruti²⁶, Francesca Trivellato²⁷ ou Silvia Marzagalli²⁸. L'utilisation du concept de réseau est donc particulièrement fructueuse, mais elle demande à l'historien un travail d'explicitation conceptuelle auquel il est souvent peu habitué ; face à cela, il s'avère nécessaire d'entamer à nouveaux frais le dialogue non seulement entre historiens de toutes les périodes²⁹, mais aussi avec les sociologues et les géographes, tout autant confrontés à la multiplication et à l'ambiguïté des utilisations des réseaux³⁰.

Vers une typologie des usages et des enjeux

L'usage du réseau dans le champ historique peut relever de trois grandes catégories, distinctes mais susceptibles de se recouper dans les pratiques : le

25. K. BÉGUIN, *Les Princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, 1999.

26. S. CERRUTI, *La Ville et les métiers : naissance d'un langage corporatif (Turin, XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, 1990.

27. F. TRIVELLATO, *The Familiarity of Strangers: The Sephardic Diaspora, Livorno and Cross-Cultural Trade in the Early Modern Period*, New Haven, 2009 ; voir également, G. CALAFAT, « Familles, réseaux et confiance dans l'économie de l'époque moderne », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 66 (2011), p. 513-531.

28. S. MARZAGALLI, *Les Boulevards de la fraude. Le négoce maritime et le blocus continental 1806-1813. Bordeaux, Hambourg, Livourne, Villeneuve d'Ascq*, 1999 ; EAD., *Bordeaux et les États-Unis (1776-1815). Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Paris, 2015.

29. Ce dialogue a d'autant plus de chances d'aboutir qu'il dispose d'instances permettant son développement : citons le groupe RES-HIST en France (<http://reshist.hypotheses.org/>), ainsi que le site Historical Network Research (<http://historicalnetworkresearch.org/>) et l'International Network for Social Network Analysis (<http://www.insna.org/>) à l'échelle mondiale.

30. L'utilisation des réseaux en sociologie peut être abordée au travers de P. MERCKLÉ, *Sociologie des réseaux sociaux*, op. cit. ; A. DEGENNE et M. FORSÉ, *Les Réseaux sociaux*, Paris, 2004 ; E. LAZEGA, *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris, 1998 ; et F. MAILLOCHON, « Pourquoi l'analyse des réseaux ? », dans *L'Enquête sociologique*, S. PAUGAM dir., Paris, 2012, p. 187-206.

réseau comme métaphore générale, comme catégorie d'analyse de la société ou encore comme ensemble d'infrastructures³¹.

Le réseau peut ainsi être institué comme « métaphore générale de l'organisation du monde³² », dans un usage que l'on peut nommer « substantialiste³³ ». Le mot constitue alors une métaphore de l'image que le chercheur se fait de la réalité qu'il étudie, un maître concept irriguant toute l'analyse : c'est le cas de Peregrine Horden et Nicholas Purcell en histoire ancienne³⁴, ou de la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour³⁵ et Michel Callon³⁶, reprise en histoire des sciences et des techniques.

Le réseau peut également être mobilisé comme catégorie d'analyse de la société : on a ici deux façons d'employer le réseau, dans un sens « nominaliste³⁷ ». Cet usage peut recourir ou non à la formalisation des données : les travaux utilisant la *social network analysis* (SNA) sont concernés en premier lieu. Il s'agit d'une technique quantitative d'analyse des données relationnelles³⁸ : récente, stricte dans ses conditions d'applicabilité et nettement formalisée – puisque fondée sur la théorie des graphes –, mais aussi d'usages multiples et assurant la reproductibilité et la comparabilité des résultats, elle vise à dépasser le déterminisme structuraliste tout autant que le modèle de l'*homo œconomicus* en plaçant en son centre le lien social lui-même, c'est-à-dire l'interaction entre les acteurs³⁹. Concrètement, elle conçoit les relations sociales en termes de nœuds – des acteurs, des objets ou des institutions –

31. Cette typologie se distingue de celles proposées par Claire Lemerrier et Pierre Mercklé en ce sens qu'elle essaie d'intégrer les usages non formalisés de la notion de réseau, afin de saisir et d'analyser à la fois ses usages qualitatifs et quantitatifs.

32. P. MERCKLÉ, *Sociologie des réseaux sociaux*, *op. cit.*

33. *Agir-en-réseau. Modèle d'action ou catégorie d'analyse ?*, D. DUMOULIN KERVRAN et M. PEPIN-LEHALLEUR dir., Rennes, 2012, p. 19-20.

34. P. HORDEN et N. PURCELL, *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History*, Oxford/Malden, 2000.

35. B. LATOUR, *La Science en action*, Paris, 1989 ; ID., *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, 2006.

36. M. CALLON, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année Sociologique*, 36 (1986), p. 169-208.

37. *Agir-en-réseau...*, *op. cit.*, p. 15.

38. On en trouvera une description claire et efficace dans C. LEMERCIER et C. ZALC, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, 2008, p. 80-93.

39. La puissance de cette méthode comme outil d'analyse historique n'est plus à démontrer depuis J. F. PADGETT et C. K. ANSELL, « Robust action and the rise of the Medici, 1400-1434 », *American Journal of Sociology*, 98 (1993), p. 1259-1319.

et de liens entre ces nœuds ; à partir de ces deux éléments, il est possible de modéliser un réseau social, et de former une structure analysable par le biais d'indicateurs statistiques et représentable graphiquement. La structure obtenue n'est pas le résultat de catégories prédéfinies, de normes sociales ou d'attributs individuels de ses nœuds, mais uniquement de la position de ceux-ci les uns par rapport aux autres. Il s'agit dès lors, pour « faire des choses qui tiennent⁴⁰ », de combiner cette méthode avec l'étude des identités, des dynamiques, des organisations, des institutions, des structures sociales. Cette perspective d'usage comprend aussi les analyses mobilisant les réseaux de façon plus qualitative, pour saisir des ensembles de relations interpersonnelles structurées plus ou moins durablement : il permet ainsi d'étudier des sujets aussi variés que la mobilisation en politique de groupes d'individus⁴¹, la structure des relations amicales⁴² ou des flux de migration⁴³, voire encore le rôle des liens faibles comme vecteur d'information dans le marché du travail⁴⁴. Ce sont ces aspects, de métaphore globale et de catégorie d'analyse, qui nous intéressent le plus dans ces travaux, puisque ce sont ceux qui recouvrent les enjeux méthodologiques les plus directs pour l'historien.

Il ne faut cependant pas négliger l'usage le plus courant du terme, le réseau comme ensemble d'infrastructures techniques et sociales, matérielles ou numériques. Le chemin de fer, le télégraphe bénéficient ainsi d'une attention historiographique récente. Le développement d'Internet et des réseaux informatiques et sociaux depuis les années 1990 a largement bouleversé notre conception du monde et des relations entre individus, modifiant également

40. A. DESROSIÈRE, « Comment faire des choses qui tiennent : histoire sociale et statistique », *Histoire & Mesure*, 4 (1989), p. 225-242.

41. C'est en ce sens qu'il a été utilisé lors de la demi-journée de l'École doctorale d'histoire de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, titrée « Réseaux et pouvoirs », publiée dans *Hypothèses 2010, Travaux de l'École doctorale d'histoire*, Paris, 2011, p. 235-300.

42. C. BIDART, *L'Amitié, un lien social*, Paris, 1997.

43. On peut prendre comme exemple une partie des articles regroupés dans *Circulations et réseaux transnationaux en Europe (XVIII^e-XX^e siècles). Acteurs, pratiques, modèles*, L. CHARRIER, K. RANCE et F. SITZL-DUPIC dir., Berne, 2013 ; C. LEMERCIER et P.-A. ROSENAL, « Pays ruraux et découpage de l'espace : les réseaux migratoires dans la région lilloise au milieu du XIX^e siècle », *Population*, 55 (2000), p. 691-725.

44. L'article fondateur est celui de M. GRANOVETTER, « The Strength of weak ties », *American Journal of Sociology*, 78 (1973), p. 1360-1380. En français, on peut consulter ID., *Le Marché autrement. Les réseaux dans l'économie*, Paris, 2000.

la pratique même du chercheur, confronté aux *digital humanities*⁴⁵ – dont les enjeux et les conséquences épistémologiques restent à éclaircir.

Utiliser le concept de réseau en histoire : questions pratiques

L'angle de nos travaux entend être résolument expérimental : il s'agit d'éclairer ce que les réseaux, comme cadre interprétatif, comme modélisation du réel ou comme technique d'analyse, peuvent apporter sur le plan heuristique et herméneutique, de définir les types de questionnements et les sources historiques qui peuvent bénéficier d'une telle approche, de mettre en question l'articulation d'une réflexion en termes de réseaux avec les autres éléments théoriques de la « boîte à outils conceptuelle » de l'historien, et plus largement du praticien des sciences sociales⁴⁶.

Dans cette optique, notre dossier entend tout d'abord éprouver l'utilité et la puissance d'analyse des réseaux par son versant le plus formalisé, celui de la SNA. Les articles de Nikita Dmitriev, consacré à l'exemple du village de Nibbiano en Italie centrale, au XI^e siècle, et de Pierre Verschueren, étudiant la composition des jurys de doctorat ès sciences à Paris entre 1944 et 1961, montrent respectivement que cette méthode peut être mobilisée utilement en contexte de pauvreté comme de surabondance documentaire, afin de dégager de grandes tendances qui auraient pu être masquées soit par les catégories des sources elles-mêmes, soit par d'autres angles d'approches. La contribution d'Octave Julien, qui mobilise la SNA afin de construire une typologie au sein d'un corpus de recueils manuscrits français et anglais de la fin du Moyen Âge illustre aussi cet usage exploratoire des réseaux, tout en soulignant deux autres de ses intérêts majeurs : d'une part, les nœuds n'ont pas fatalement à être des acteurs, mais peuvent être des artefacts ; d'autre part, l'analyse de réseau permet de multiplier les jeux d'échelle – puisqu'elle n'induit pas de solution de continuité entre plan « macro » et plan « micro » – ainsi que les possibilités de typologie, aussi indépendamment de nos catégories préconçues qu'il est possible. Ces travaux montrent cependant en creux les limites de l'approche : d'une part, elle nécessite de construire un ensemble

45. S. SCHREIBMAN, R. SIEMENS et J. UNSWORTH, *A Companion to Digital Humanities*, Malden, 2008 ; F. CLAVERT et S. NOIRET, *L'Histoire contemporaine à l'ère numérique*, Bruxelles, 2013.

46. A. MÜLLER et W. NEURATH, « Historische Netzwerkanalysen », *Österreichische Zeitschrift für Soziologie*, 23 (2012), p. 5-15.

de nœuds et de liens considérés comme très fortement homologues les uns aux autres – les liens peuvent ainsi au mieux varier en intensité, mais non en signification. Les caractéristiques intrinsèques des nœuds comme des liens ne peuvent ainsi être considérées qu'*a posteriori*, dans le commentaire que l'historien fait des résultats graphiques et des indicateurs statistiques.

La suite de notre dossier poursuit la même interrogation en confrontant les différents usages de la notion de réseau entre eux, sous l'angle quantitatif mais aussi plus qualitatif. Ségolène Maudet montre ainsi comment elle a pu être utilisée à la fois comme une métaphore mais aussi comme outil d'analyse formelle pour l'étude des échanges en Méditerranée archaïque, et confronte ces propositions théoriques au cas concret d'un territoire méditerranéen et de ses échanges, la Campanie. Leslie Villiaume affronte elle aussi cette multiplicité, au travers du cas de Jean-Eugène Robert-Houdin, magicien majeur du XIX^e siècle : la perspective biographique se trouve ainsi fortement enrichie, les différents sens de la notion de réseau permettant de saisir la pluridisciplinarité de l'artiste, son insertion dans un ensemble de liens professionnels et familiaux, mais aussi de bâtir une typologie de ses spectacles. Ces deux dernières contributions nous conduisent à plaider pour un usage exploratoire critique des réseaux qui fasse feu de tout bois : s'il s'agit d'un outil très polyvalent, cette notion n'atteint sa véritable puissance que par la confrontation d'une part entre les différentes formes qu'elle peut prendre dans le travail concret de recherche, et d'autre part avec les autres méthodes offertes à l'historien.